L’envers et l’endroit. (1958)

ENTRE  
OUI ET NON

[59] S’il est vrai que les seuls paradis sont ceux qu’on a perdus, je sais comment nommer ce quelque chose de tendre et d’inhumain qui m’habite aujourd’hui. Un émigrant revient dans sa patrie. Et moi, je me souviens. Ironie, raidissement, tout se tait et me voici rapatrié. Je ne veux pas remâcher du bonheur. C’est bien plus simple et c’est bien plus facile. Car de ces heures que, du fond de l’oubli, je ramène vers moi, s’est conservé surtout le souvenir intact d’une pure émotion, d’un instant suspendu dans l’éternité. Cela seul est vrai en moi et je le sais toujours trop tard. Nous aimons le fléchissement d’un geste, l’opportunité d’un arbre dans le paysage. Et pour recréer tout cet amour, [60] nous n’avons qu’un détail, mais qui suffit : une odeur de chambre trop longtemps fermée, le son singulier d’un pas sur la route. Ainsi de moi. Et si j’aimais alors en me donnant, enfin j’étais moi-même puisqu’il n’y a que l’amour qui nous rende à nous-mêmes.

Lentes, paisibles et graves, ces heures reviennent, aussi fortes, aussi émouvantes - parce que c’est le soir, que l’heure est triste et qu’il y a une sorte de désir vague dans le ciel sans lumière. Chaque geste retrouvé me révèle à moi-même. On m’a dit un jour : « C’est si difficile de vivre. » Et je me souviens du ton. Une autre fois, quelqu’un a murmuré : « La pire erreur, c’est encore de faire souffrir. » Quand tout est fini, la soif de vie est éteinte. Est-ce là ce qu’on appelle le bonheur ? En longeant ces souvenirs, nous revêtons tout du même vêtement discret et la mort nous apparaît comme une toile de fond aux tons vieillis. Nous revenons sur nous-mêmes. Nous sentons notre détresse et nous [61] en aimons mieux. Oui, c’est peut-être cela le bonheur, le sentiment apitoyé de notre malheur.

C’est bien ainsi ce soir. Dans ce café maure, tout au bout de la ville arabe, je me souviens non d’un bonheur passé, mais d’un étrange sentiment. C’est déjà la nuit. Sur les murs, des lions jaune canari poursuivent des cheiks vêtus de vert, parmi des palmiers à cinq branches. Dans un angle du café, une lampe à acétylène donne une lumière inconstante. L’éclairage réel est donné par le foyer, au fond d’un petit four garni d’émaux verts et jaunes. La flamme éclaire le centre de la pièce et je sens ses reflets sur mon visage. Je fais face à la porte et à la baie. Accroupi dans un coin, le patron du café semble regarder mon verre resté vide, une feuille de menthe au fond. Personne dans la salle, les bruits de la ville en contrebas, plus loin des lumières sur la baie. J’entends l’Arabe respirer très fort, et ses yeux brillent dans la pénombre. Au loin, est-ce le bruit de [62] la mer ? le monde soupire vers moi dans un rythme long et m’apporte l’indifférence et la tranquillité de ce qui ne meurt pas. De grands reflets rouges font ondoyer les lions sur les murs. L’air devient frais. Une sirène sur la mer. Les phares commencent à tourner : une lumière verte, une rouge, une blanche. Et toujours ce grand soupir du monde. Une sorte de chant secret naît de cette indifférence. Et me voici rapatrié. Je pense à un enfant qui vécut dans un quartier pauvre. Ce quartier, cette maison ! Il n’y avait qu’un étage et les escaliers n’étaient pas éclairés. Maintenant encore, après de longues années, il pourrait y retourner en pleine nuit. Il sait qu’il grimperait l’escalier à toute vitesse sans trébucher une seule fois. Son corps même est imprégné de cette maison. Ses jambes conservent en elles la mesure exacte de la hauteur des marches. Sa main, l’horreur instinctive, jamais vaincue, de la rampe d’escalier. Et c’était à cause des cafards.

Les soirs d’été, les ouvriers se mettent [63] au balcon. Chez lui, il n’y avait qu’une toute petite fenêtre. On descendait alors des chaises sur le devant de la maison et l’on goûtait le soir. Il y avait la rue, les marchands de glaces à côté, les cafés en face, et des bruits d’enfants courant de porte en porte. Mais surtout, entre les grands ficus, il y avait le ciel. Il y a une solitude dans la pauvreté, mais une solitude qui rend son prix à chaque chose. A un certain degré de richesse, le ciel lui-même et la nuit pleine d’étoiles semblent des biens naturels. Mais au bas de l’échelle, le ciel reprend tout son sens : une grâce sans prix. Nuits d’été, mystères où crépitaient des étoiles ! Il y avait derrière l’enfant un couloir puant et sa petite chaise, crevée, s’enfonçait un peu sous lui. Mais les yeux levés, il buvait à même la nuit pure. Parfois passait un tramway, vaste et rapide. Un ivrogne enfin chantonnait au coin d’une rue sans parvenir à troubler le silence.

La mère de l’enfant restait aussi silencieuse. [64] En certaines circonstances, on lui posait une question : « À quoi tu penses ? » « À rien », répondait-elle. Et c’est bien vrai. Tout est là, donc rien. Sa vie, ses intérêts, ses enfants se bornent à être là, d’une présence trop naturelle pour être sentie. Elle était infirme, pensait difficilement. Elle avait une mère rude et dominatrice qui sacrifiait tout à un amour-propre de bête susceptible et qui avait longtemps dominé l’esprit faible de sa fille. Emancipée par le mariage, celle-ci est docilement revenue, son mari mort. Il était mort au champ d’honneur, comme on dit. En bonne place, on peut voir dans un cadre doré la croix de guerre et la médaille militaire. L’hôpital a encore envoyé à la veuve un petit éclat d’obus retrouvé dans les chairs. La veuve l’a gardé. Il y a longtemps qu’elle n’a plus de chagrin. Elle a oublié son mari, mais parle encore du père de ses enfants. Pour élever ces derniers, elle travaille et donne son argent à sa mère. Celle-ci fait l’éducation des enfants [65] avec une cravache. Quand elle frappe trop fort, sa fille lui dit : « Ne frappe pas sur la tête. » Parce que ce sont ses enfants, elle les aime bien. Elle les aime d’un égal amour qui ne s’est jamais révélé à eux. Quelquefois, comme en ces soirs dont lui se souvenait, revenue du travail exténuant (elle fait des ménages), elle trouve la maison vide. La vieille est aux commissions, les enfants encore à l’école. Elle se tasse alors sur une chaise et, les yeux vagues, se perd dans la poursuite éperdue d’une ramure du parquet. Autour d’elle, la nuit s’épaissit dans laquelle ce mutisme est d’une irrémédiable désolation. Si l’enfant entre à ce moment, il distingue la maigre silhouette aux épaules osseuses et s’arrête : il a peur. Il commence à sentir beaucoup de choses. À peine s’est-il aperçu de sa propre existence. Mais il a mal à pleurer devant ce silence animal. Il a pitié de sa mère, est-ce l’aimer ? Elle ne l’a jamais caressé puisqu’elle ne saurait pas. Il reste alors de longues minutes à la regarder. À [66] se sentir étranger, il prend conscience de sa peine. Elle ne l’entend pas, car elle est sourde. Tout à l’heure, la vieille rentrera, la vie renaîtra : la lumière ronde de la lampe à pétrole, la toile cirée, les cris, les gros mots. Mais maintenant, ce silence marque un temps d’arrêt, un instant démesuré. Pour sentir cela confusément, l’enfant croit sentir dans l’élan qui l’habite, de l’amour pour sa mère. Et il le faut bien parce qu’après tout c’est sa mère.

Elle ne pense à rien. Dehors, la lumière, les bruits ; ici le silence dans la nuit. L’enfant grandira, apprendra. On l’élève et on lui demandera de la reconnaissance, comme si on lui évitait la douleur. Sa mère toujours aura ces silences. Lui croîtra en douleur. Etre un homme, c’est ce qui compte. Sa grand-mère mourra, puis sa mère, lui.

La mère a sursauté. Elle a eu peur. Il a l’air idiot à la regarder ainsi. Qu’il aille faire ses devoirs. L’enfant a fait ses devoirs. Il est aujourd’hui dans un café sordide. [67] Il est maintenant un homme. N’est-ce pas cela qui compte ? Il faut bien croire que non, puisque faire ses devoirs et accepter d’être un homme conduit seulement à être vieux.

L’Arabe dans son coin, toujours accroupi, tient ses pieds entre ses mains. Des terrasses monte une odeur de café grillé avec des bavardages animés de voix jeunes. Un remorqueur donne encore sa note grave et tendre. Le monde s’achève ici comme chaque jour et, de tous ses tourments sans mesure, rien ne demeure maintenant que cette promesse de paix. L’indifférence de cette mère étrange ! Il n’y a que cette immense solitude du monde qui m’en donne la mesure. Un soir, on avait appelé son fils - déjà grand - auprès d’elle. Une frayeur lui avait valu une sérieuse commotion cérébrale. Elle avait l’habitude de se mettre au balcon à la fin de la journée. Elle prenait une chaise et plaçait sa bouche sur le fer froid et salé du balcon. Elle regardait alors passer les gens. Derrière [68] elle, la nuit s’amassait peu à peu. Devant elle, les magasins s’illuminaient brusque­ment. La rue se grossissait de monde et de lumières. Elle s’y perdait dans une contemplation sans but. Le soir dont il s’agit, un homme avait surgi derrière elle, l’avait traînée, brutalisée et s’était enfui en entendant du bruit. Elle n’avait rien vu, et s’était évanouie. Elle était couchée quand son fils arriva. Il décida sur l’avis du docteur de passer la nuit auprès d’elle. Il s’allongea sur le lit, à côté d’elle, à même les couvertures. C’était l’été. La peur du drame récent traînait dans la chambre surchauffée. Des pas bruissaient et des portes grinçaient. Dans l’air lourd, flottait l’odeur du vinaigre dont on avait rafraîchi la malade. Elle, de son côté, s’agitait, geignait, sursautait brusquement parfois. Elle le tirait alors de courtes somnolences d’où il surgissait trempé de sueur, déjà alerté - et où il retombait, pesamment, après un regard à la montre où dansait, trois fois répétée, la flamme de la veilleuse. Ce n’est [69] que plus tard qu’il éprouva combien ils avaient été seuls en cette nuit. Seuls contre tous. Les « autres » dormaient, à l’heure où tous deux respiraient la fièvre. Dans cette vieille maison, tout semblait creux alors. Les tramways de minuit drainaient en s’éloignant toute l’espérance qui nous vient des hommes, toutes les certitudes que nous donne le bruit des villes. La maison résonnait encore de leur passage et par degrés tout s’éteignait. Il ne restait plus qu’un grand jardin de silence où croissaient parfois les gémissements apeurés de la malade. Lui ne s’était jamais senti aussi dépaysé. Le monde s’était dissous et avec lui l’illusion que la vie recommence tous les jours. Rien n’existait plus, études ou ambitions, préférences au restaurant ou couleurs favorites. Rien que la maladie et la mort où il se sentait plongé... Et pourtant, à l’heure même où le monde croulait, lui vivait. Et même il avait fini par s’endormir. Non cependant sans emporter l’image désespérante et tendre d’une solitude [70] à deux. Plus tard, bien plus tard, il devait se souvenir de cette odeur mêlée de sueur et de vinaigre, de ce moment où il avait senti les liens qui l’attachaient à sa mère. Comme si elle était l’immense pitié de son cœur, répandue autour de lui, devenue corporelle et jouant avec application, sans souci de l’imposture, le rôle d’une vieille femme pauvre à l’émouvante destinée.

Maintenant le feu se recouvre de cendre dans le foyer. Et toujours le même soupir de la terre. Une derbouka fait entendre son chant perlé. Une voix rieuse de femme s’y plaque. Des lumières avancent sur la baie - les barques de pêche sans doute qui rentrent dans la darse. Le triangle de ciel que je vois de ma place est dépouillé des nuages du jour. Gorgé d’étoiles, il frémit sous un souffle pur et les ailes feutrées de la nuit battent lentement autour de moi. Jusqu’où ira cette nuit où je ne m’appartiens plus ? Il y a une vertu dangereuse dans le mot simplicité. Et cette [71] nuit, je comprends qu’on puisse vouloir mourir parce que, au regard d’une certaine transparence de la vie, plus rien n’a d’importance. Un homme souffre et subit malheurs sur malheurs. Il les supporte, s’installe dans son destin. On l’estime. Et puis, un soir, rien : il rencontre un ami qu’il a beaucoup aimé. Celui-ci lui parle distraitement. En rentrant, l’homme se tue. On parle ensuite de chagrins intimes et de drame secret. Non. Et s’il faut abso­lument une cause, il s’est tué parce qu’un ami lui a parlé distraitement. Ainsi, chaque fois qu’il m’a semblé éprouver le sens profond du monde, c’est sa simplicité qui m’a toujours bouleversé. Ma mère, ce soir, et son étrange indifférence. Une autre fois, j’habitais dans une villa de banlieue, seul avec un chien, un couple de chats et leurs petits, tous noirs. La chatte ne pouvait les nourrir. Un à un, tous les petits mouraient. Ils remplissaient leur pièce d’ordures. Et chaque soir, en rentrant, j’en trouvais un tout raidi et les babines retroussées. [72] Un soir, je trouvai le dernier, mangé à moitié par sa mère. Il sentait déjà. L’odeur de mort se mélangeait à l’odeur d’urine. Je m’assis alors au milieu de toute cette misère et, les mains dans l’ordure, respirant cette odeur de pourriture, je regardai longtemps la flamme démente qui brillait dans les yeux verts de la chatte, immobile dans un coin. Oui. C’est bien ainsi ce soir. À un certain degré de dénuement, plus rien ne conduit à plus rien, ni l’espoir ni le désespoir ne paraissent fondés, et la vie tout entière se résume dans une image. Mais pourquoi s’arrêter là ? Simple, tout est simple, dans les lumières des phares, une verte, une rouge, une blanche ; dans la fraîcheur de la nuit et les odeurs de ville et de pouillerie qui montent jusqu’à moi. Si ce soir, c’est l’image d’une certaine enfance qui revient vers moi, comment ne pas accueillir la leçon d’amour et de pauvreté que je puis en tirer ? Puisque cette heure est comme un intervalle entre oui et non, je laisse pour d’autres heures l’espoir [73] ou le dégoût de vivre. Oui, recueillir seulement la transparence et la simplicité des paradis perdus : dans une image. Et c’est ainsi qu’il n’y a pas longtemps, dans une maison d’un vieux quartier, un fils est allé voir sa mère. Ils sont assis face à face, en silence. Mais leurs regards se rencontrent :

« Alors, maman.

- Alors, voilà.

- Tu t’ennuies ? Je ne parle pas beaucoup ?

- Oh, tu n’as jamais beaucoup parlé. »

Et un beau sourire sans lèvres se fond sur son visage. C’est vrai, il ne lui a jamais parlé. Mais quel besoin, en vérité ? À se taire, la situation s’éclaircit. Il est son fils, elle est sa mère. Elle peut lui dire : « Tu sais. »

Elle est assise au pied du divan, les pieds joints, les mains jointes sur ses genoux. Lui, sur sa chaise, la regarde à peine et fume sans arrêt Un silence.

« Tu ne devrais pas tant fumer.

[74] - C’est vrai. »

Toute l’odeur du quartier remonte par la fenêtre. L’accordéon du café voisin, la circulation qui se presse au soir, l’odeur des brochettes de viande grillée qu’on mange entre des petits pains élastiques, un enfant qui pleure dans la rue. La mère se lève et prend un tricot. Elle a des doigts gourds que l’arthritisme a déformés. Elle ne travaille pas vite, reprenant trois fois la même maille ou défaisant toute une rangée avec un sourd crépitement.

« C’est un petit gilet. Je le mettrai avec un col blanc. Ça et mon manteau noir, je serai habillée pour la saison. »

Elle s’est levée pour donner de la lumière.

« Il fait nuit de bonne heure maintenant. »

C’était vrai. Ce n’était plus l’été et pas encore l’automne. Dans le ciel doux, des martinets criaient encore.

« Tu reviendras bientôt ?

[75] - Mais je ne suis pas encore parti. Pourquoi parles-tu de ça ?

- Non, c’était pour dire quelque chose. »

Un tramway passe. Une auto.

« C’est vrai que je ressemble à mon père ?

- Oh, ton père tout craché. Bien sûr, tu ne l’as pas connu. Tu avais six mois quand il est mort. Mais si tu avais une petite moustache ! »

C’est sans conviction qu’il a parlé de son père. Aucun souvenir, aucune émotion. Sans doute, un homme comme tant d’autres. D’ailleurs, il était parti très enthousiaste. À la Marne, le crâne ouvert. Aveugle et agonisant pendant une semaine : inscrit sur le monument aux morts de sa commune.

« Au fond, dit-elle, ça vaut mieux. Il serait revenu aveugle ou fou. Alors, le pauvre...

- C’est vrai. »

Et qu’est-ce donc qui le retient dans [76] cette chambre, sinon la certitude que ça vaut toujours mieux, le sentiment que toute l’absurde simplicité du monde s’est réfugiée dans cette pièce.

« Tu reviendras ? dit-elle. Je sais bien que tu as du travail. Seulement, de temps en temps... »

Mais à cette heure, où suis-je ? Et comment séparer ce café désert de cette chambre du passé. Je ne sais plus si je vis ou si je me souviens. Les lumières des phares sont là. Et l’Arabe qui se dresse devant moi me dit qu’il va fermer. Il faut sortir. Je ne veux plus descendre cette pente si dangereuse. Il est vrai que je regarde une dernière fois la baie et ses lumières, que ce qui monte alors vers moi n’est pas l’espoir de jours meilleurs, mais une indifférence sereine et primitive à tout et à moi-même. Mais il faut briser cette courbe trop molle et trop facile. Et j’ai besoin de ma lucidité. Oui, tout est simple. Ce sont les hommes qui compliquent les choses. Qu’on ne nous raconte pas d’histoires. [77] Qu’on ne nous dise pas du condamné à mort : « Il va payer sa dette à la société », mais : « On va lui couper le cou. » Ça n’a l’air de rien. Mais ça fait une petite différence. Et puis, il y a des gens qui préfèrent regarder leur destin dans les yeux.